

LA REINE DES CRÈMES

MERVEILLEUSE
CRÈME DE
BEAUTÉ

J. LESQUENDIEU

LA REINE DES CRÈMES S.A.
PARFUMEUR
PARIS



IDEALISE

BEAUTÉ FÉMININE

pha

Les Etablissements TITO-LANDI

La plus ancienne Maison et la plus importante du Monde pour l'éclairage portatif

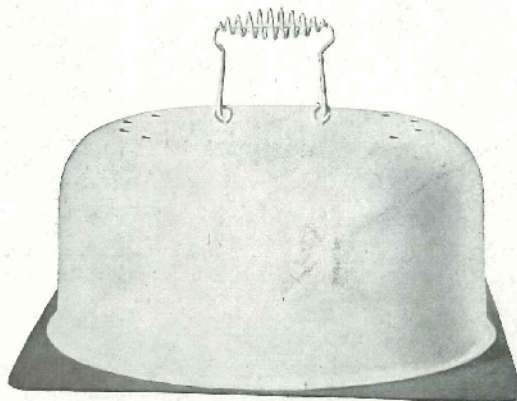
présentent une **NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE !**

FOUR-CLOCHE " TITO-LANDI " BREVETÉ — DÉPOSÉ

S'employant sur tous les foyers à gaz, à charbon; sur les réchauds TITO-LANDI et autres systèmes...

Permet de réaliser une cuisine savoureuse et d'obtenir, **sans emploi de beurre, d'huile ou de graisse** (qui, brûlés, sont nuisibles à l'estomac), la cuisson parfaite des viandes, poissons, volailles, qui cuisent dans leur propre jus.

Grâce à la disposition de ce four-cloche, le plat n'est pas en contact direct avec la flamme. Une circulation d'air à température élevée entoure la pièce à faire cuire, assurant une cuisson lente et progressive. **Il n'est donc plus nécessaire d'arroser ni de**



Four-cloche, acier oxydé noir. Dimens. : 38 x 18 %. 65 fr.
— acier et aluminium. — — 85 fr.

retourner la pièce à cuire; la chaleur étant égale partout, aussi bien dessus, dessous que sur les côtés, elle prend une belle couleur dorée sur toutes ses faces.

Pas de crainte de coup de feu, la cuisson se faisant lentement et progressivement.

Le four-cloche est économique parce qu'il dépense 40 % de moins de combustible que les appareils les plus perfectionnés et que, par son emploi, les rôtis ne diminuent que très peu de volume et ne sont jamais desséchés.

Plus de surveillance. - Plus de mets brûlés. - Grande économie. - Cuisine délicieuse.

Ce four permet également de faire des grillades, gratinés, toasts, pâtisseries.

La dernière création des Établissements TITO-LANDI

CALORIFÈRE RADIANT MIXTE
" TITO-LANDI "

LE RÉCHAUD INTENSIF " TITO-LANDI "

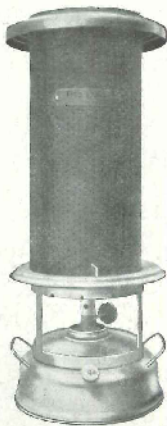
à essence d'auto.

Réglable comme le gaz.

Sans pompe, ni pression, **inexplosible.**

Silencieux, indéréglable, sans odeur.

UNIQUE AU MONDE



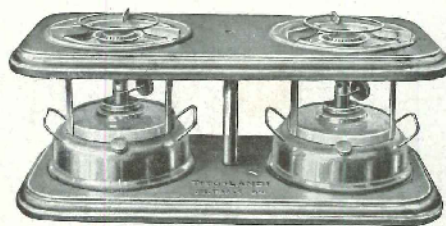
Cet appareil complète heureusement les chauffages, même les plus modernes.

Se transforme à volonté
soit en réchaud, soit en calorifère
pouvant chauffer une pièce de 35 à 40 m².

Cuivre poli et tôle d'acier émaillée.

Dimens. : 52 x 22 %. 150 fr.

Cuivre nickelé 160 fr.

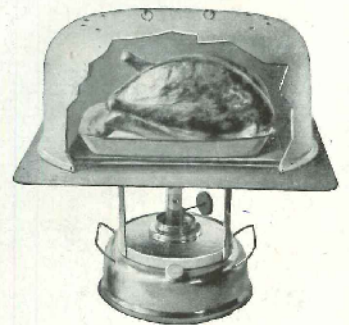


A deux feux, cuivre poli... 235 fr. Nickelé... 255 fr.
A un feu, — — — 90 fr. — ... 100 fr.

Établissements TITO-LANDI
38, Boulevard Henri-IV, PARIS (4^e)

Demandez le catalogue Z envoyé franco, comportant en outre
30 beaux modèles de lampes et suspensions TITO-LANDI.

Application
sur réchaud intensif
TITO-LANDI
du four-cloche
représenté ci-dessus.



Ce réchaud
s'emploie indifféremment
pour le chauffage ou la cuisine,
selon les reproductions
ci-contre.

Avec ce numéro, LA PETITE ILLUSTRATION contenant
la première partie du roman : L'ENFANT DU PAYS, de M. Gaston Chéreau.

90^e ANNÉE

N° 4638

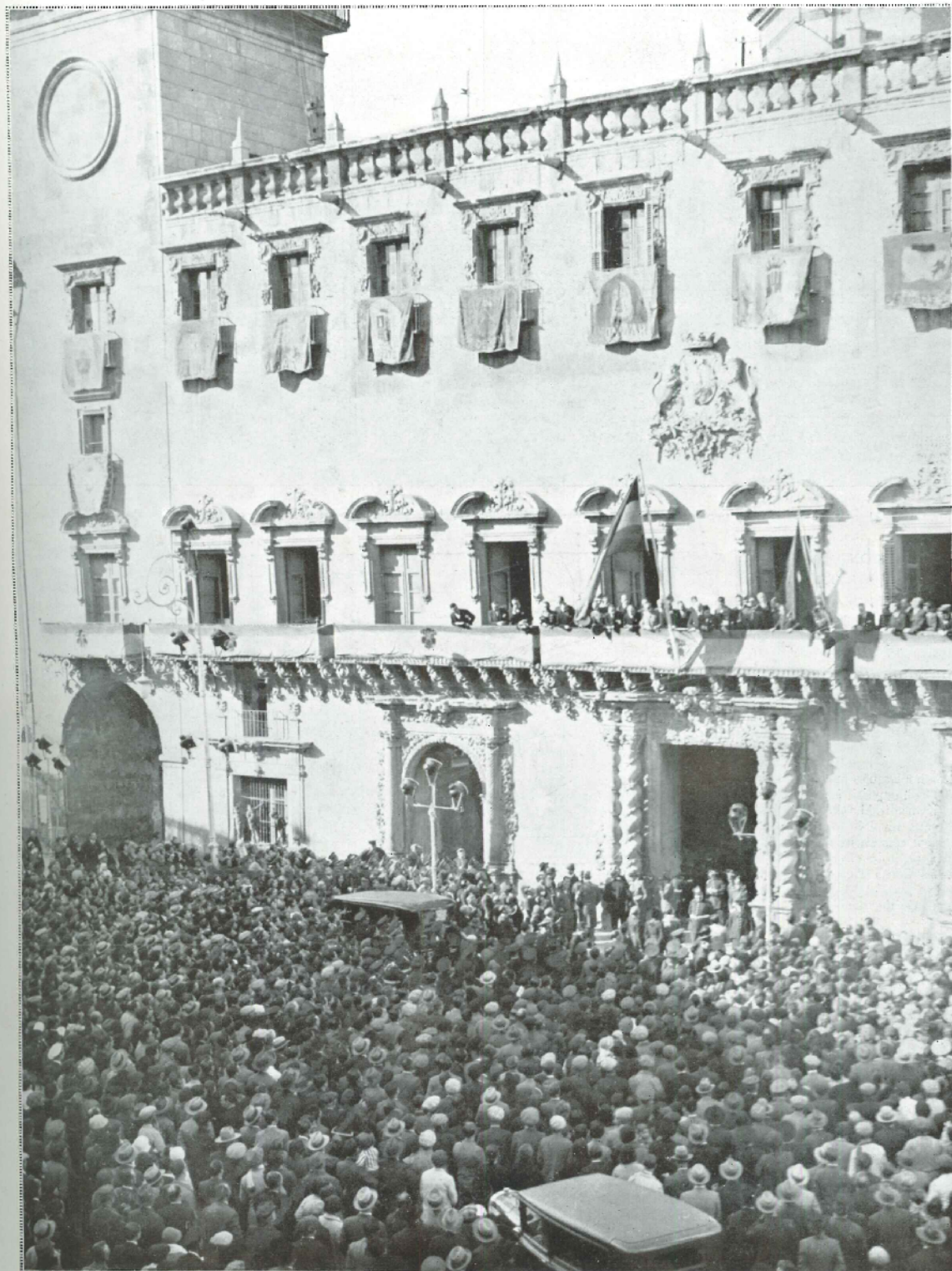
L'ILLUSTRATION

25
JANVIER
1932

Louis BASCHET, Secrétaire général.

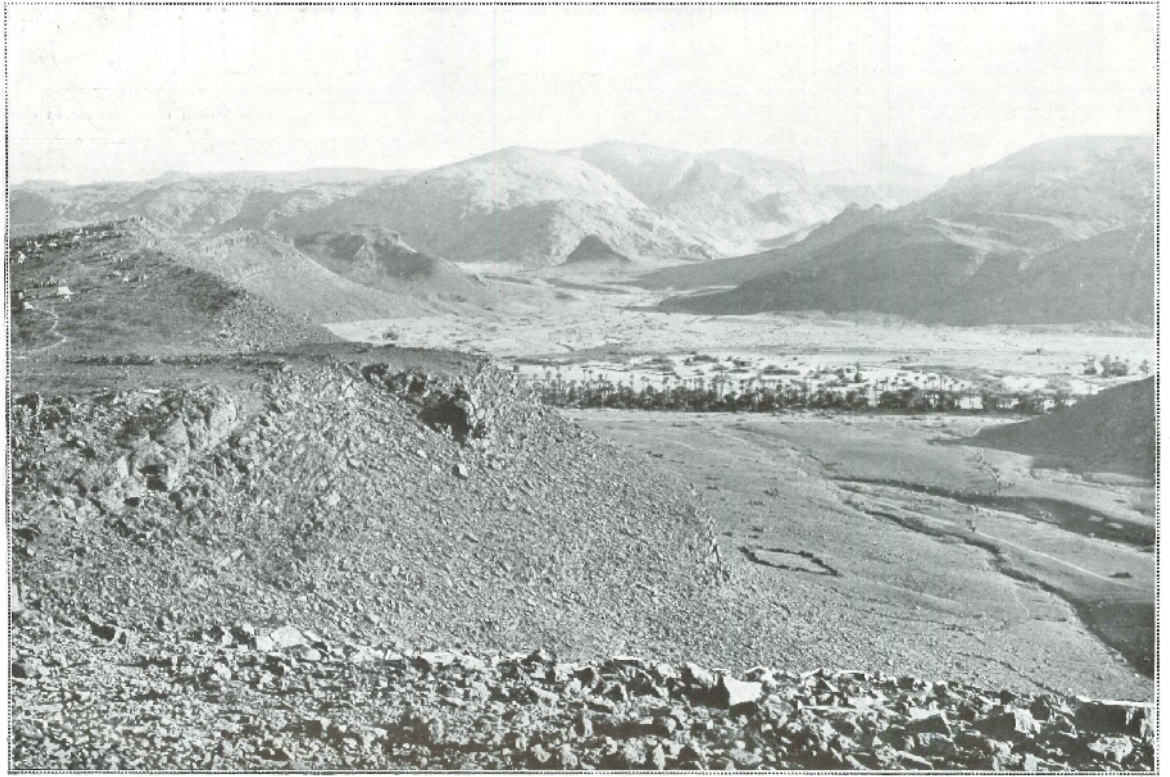
RENÉ BASCHET, Directeur.

GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



LE PREMIER DÉPLACEMENT OFFICIEL DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE
La population d'Alicante, massée devant le palais municipal, acclame M. Alcalá Zamora.

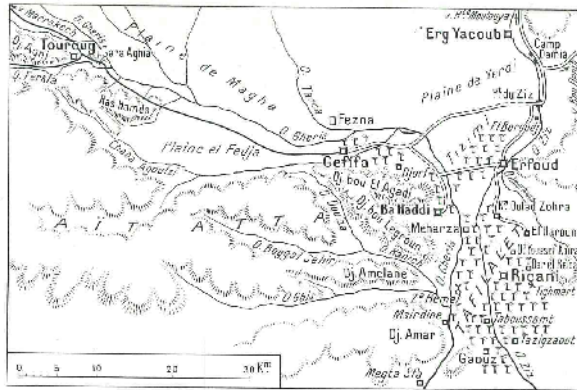
Phor. Meurisse. — Voir l'article et les autres photographies page 113.



Sur le djebel Agni : campement de partisans (sur la crête de gauche) veillant en permanence sur les vallées du Tafilalet.

**LA SOUMISSION
DU TAFILALET**

Un communiqué officiel a annoncé que la grande oasis du Tafilalet, qui constituait un des derniers îlots d'insoumission dans la région du Sud-Marocain, avait été occupée par nos troupes le 15 janvier. C'est là un événement des plus importants de notre œuvre pacificatrice dans l'Afrique du Nord. Depuis quatorze ans, le Tafilalet, sous la direction d'un de nos plus implacables ennemis, Belgacem N'Gadi, opposait à notre avance une résistance irréductible, servait de repaire aux révoltés et aux bandits qui avaient commis un mauvais coup sur notre territoire et offrait une base à tous les djouch d'insoumis dont les incursions portaient le trouble aussi bien en Algérie, dans la région au



Le Tafilalet et les régions environnantes où ont eu lieu les opérations préparatoires.

sud de Colomb-Béchar, qu'au Maroc, dans la région au sud-est de Taza. C'est précisément cette situation sur les confins algéro-marocains qui assura au Tafilalet une longue impunité. Le premier problème à résoudre était celui de l'unification du commandement. Il avait vivement préoccupé notre résident général M. Lucien Saint dès son arrivée au Maroc, en 1928, et *L'Illustration* a eu l'occasion de dire, dans son numéro du 22 février 1930, comment il avait été heureusement résolu. Le chef qui avait été choisi pour assurer la sécurité des confins était le colonel Giraud, qu'une de nos pages d'hélio de notre numéro du 22 mars 1930 représentait passant une revue de troupes à Colomb-Béchar. Devenu général, c'est lui qui vient d'effectuer l'occupation du Tafilalet. Cette opération n'a pu être menée



La base de Touroug qui reçut à plusieurs reprises des coups de feu des rôdeurs du Tafilalet.



Les travaux de la piste de la 3^e compagnie montée et le ras Hamda.

Photographies Blanchard.

à bonne fin sans une minutieuse préparation politique et militaire. Celle-ci n'a pour ainsi dire pas cessé depuis ses premières manifestations que nous avons relatées en détail dans nos numéros du 20 avril et du 28 décembre 1929. Le développement d'un réseau de surveillance sur la Hammada, une pénétration continue sur le Draa, l'équipement du Dades et du Todra et l'occupation de la ligne du Ghéris ont été les principaux stades de ce programme d'action méthodique.

Au mois de novembre 1931, un pas décisif avait été accompli par le groupe mobile du colonel Tarré, commandant le cercle d'Erfoud, qui avait poussé jusqu'à la palmeraie et au ksar de Tourong. Un camp fut établi sur le djebel Agni et des travaux importants effectués tant pour la mise en défense du poste de Tourong que pour la construction d'une route permettant aux convois de parvenir jusqu'aux crêtes où se trouve le camp. La région était bientôt purgée de ses rôdeurs, qui s'étaient réfugiés dans l'oasis du Tafilalet où ils se croyaient assurés de l'impunité.

Mais, par suite de ces dernières opérations, le Tafilalet se trouvait formé en rentrant dans nos lignes. Les ksouriens habitant la palmeraie manifestèrent dès lors leur impatience de secouer le joug de Belgacem qui les obligeait par la terreur à demeurer en dissidence. L'heure parut donc venue de placer la palmeraie en arrière de nos lignes par une simple rectification de front. L'opération fut décidée par le résident général, en plein accord avec le gouvernement et le général Huré, commandant supérieur des troupes, et la haute direction en fut confiée au général Giraud.

Dans la nuit du 11 au 15 janvier, nos colonnes se mirent en marche. Elles comprenaient : au nord, le groupement Schmitt, appuyé par le groupe de cavalerie Lahure ; à l'est, le groupe Croizet, et, au sud, le groupe Bourazel, composés surtout de forces supplétives, goumiers et partisans, tandis que les troupes régulières, sous les ordres des colonels Denis et Trinquet, étaient disposées en rideau et rassemblées au sud et au sud-ouest, dans la région de Megla Sfa, prêtes à intervenir. Les groupes Schmitt et Bourazel pénétraient le 15, à 7 heures, dans la palmeraie et, après une marche très rapide, faisaient leur jonction à Rigan, résidence de Belgacem. C'est là seulement qu'un assez vif combat fut livré. Il ne nous a coûté que des pertes légères, dont la mort d'un officier de tirailleurs.

Si Belgacem a réussi à s'enfuir, il a dû abandonner ses femmes, ses biens et son matériel de guerre, et un de ses frères a été tué. L'effet de surprise a été considérable et tous les ksour disséminés à travers la palmeraie, au nombre de 125, groupant environ 12.000 familles, ont fait leur soumission. Les journées suivantes ont été consacrées au nettoyage et à la prise de possession de l'oasis, ainsi qu'à son organisation, qui comporte notamment la création d'une large piste.

Le territoire qui vient ainsi de tomber entre nos mains est un des plus riches des confins nord-africains en bordure du Sahara. L'agglomération d'oasis qui le constitue s'étend sur une trentaine de kilomètres de long et une douzaine de large, dans les deux vallées de Foued Ziz et de Foued Ghéris. L'ancienne résidence de Belgacem, Rigan, en marque à peu près le centre. Nous occupons maintenant toutes les oasis cultivées et habitées au sud de l'Atlas. Il ne subsiste plus de dissidence que dans les régions montagneuses et escarpées, domaine de quelques tribus farouches dont le moral paraît d'ailleurs très atteint par la série ininterrompue de nos récents succès.

FAITS DE LA SEMAINE

-- L'enseigne de vaisseau de réserve Pierre Brunel, pilote aviateur, tué le 4 janvier 1932 en mettant au point un hydravion nouveau, a été cité à l'ordre de la nation.

-- Le train omnibus Paris-Abbeville a déraillé par suite d'une rupture d'essieu près de la gare de Saint-Just-en-Chaussée. Ce grave accident a causé onze morts et fait une quinzaine de blessés.

-- Le professeur Piccard, dont l'ascension dans la stratosphère en juillet dernier suscita un vif enthousiasme, vient d'être fêté à Lille où il a reçu des mains de M. Chatelet, recteur, la grande médaille de l'Université.

-- Un affluent du Mississippi ayant rompu ses

digues, trente mille personnes des régions inondées se trouvent sans abri ; le chiffre des morts serait considérable.

-- L'ex-reine Sophie de Grèce vient de mourir dans une clinique de Francfort-sur-le-Mein.

La gravure que nous reproduisons la semaine dernière en tête de l'article sur le Lautaret et le Mont-Genèvre représentait l'arrivée des autochenilles au col du Lautaret et non devant le « Grand Hôtel » du Mont-Genèvre. Le « Grand Hôtel » avait été inauguré deux jours auparavant par MM. Pétache et Gaston-Gérard.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

LE NOUVEAU MINISTÈRE LAVAL

Entre les deux solutions qui s'offraient à lui pour compléter son ministère diminué par la mort d'André Maginot et le mauvais état de santé de M. Briand — démission collective du cabinet ou remaniement — M. Laval a opté pour la première. Mais, en réalité, la démission collective, remise le 12 janvier au président de la République, a abouti à un simple remaniement sans l'adjonction d'aucune personnalité nouvelle. M. Laval a pris le portefeuille des Affaires étrangères, il a confié celui de la Guerre à M. André Tardieu et les ministères de l'Intérieur et de l'Agriculture ont été dévolus, respectivement, à M. Cathala et à M. Achille Fould, précédemment sous-secrétaires d'Etat à ces deux départements. Il n'a pas tenu au président du Conseil qu'une formation plus large, de concentration républicaine, ne fût réalisée, car il avait fait des offres de collaboration aux radicaux-socialistes. Ceux-ci, pour des raisons de politique intérieure, à la veille des élections, les ont déclinées, mais M. Herriot, président du parti, a néanmoins assuré M. Laval de son appui pour toutes les questions où les intérêts de la France seraient en jeu. Le troisième cabinet Laval — c'est en effet sa dénomination officielle puisqu'il avait déjà donné une démission de pure forme lors de l'avènement de M. Doumer à la présidence de la République — s'est présenté devant les Chambres le 19 janvier. Sa déclaration a été consacrée presque tout entière à la politique étrangère et notamment aux deux problèmes d'ordre international qui dominent la situation, réparations et dettes, conférence de Genève sur la limitation des armements. Le passage le plus caractéristique est relatif à l'annulation réciproque des réparations et des dettes : « Nous ne saurions accepter pour l'avenir, précise avec netteté le document gouvernemental, des solutions qui, impuissantes à conjurer la crise, atteindraient la France dans ses intérêts essentiels et dans ses droits affirmés par des traités librement conclus. Nous ne laisserons pas proscrire le droit aux réparations. On nous demande un quitus en faveur de nos débiteurs. Un double devoir s'impose à nous. A l'égard des générations qui ont subi la guerre, un devoir de probité ; ne rien sacrifier de notre créance sans une remise corrélatrice de nos propres dettes ; à l'égard des générations futures, un devoir de prudence ; subordonner tous accords à un juste équilibre des conditions de production et d'existence. »

LA QUESTION PRÉSIDENTIELLE EN ALLEMAGNE

Le mandat présidentiel du maréchal von Hindenburg prenant fin le 12 mai de cette année-ci, le Reich va être appelé à désigner par plébiscite, comme l'exige sa constitution, le nouveau chef d'Etat. Il est apparu, dans les circonstances actuelles, qu'une pareille consultation n'était pas sans inconvénients graves. Aussi le chancelier Brüning a-t-il suggéré l'idée que, par un amendement constitutionnel, on prorogât purement et simplement pour un an les pouvoirs du maréchal, qu'il considérerait comme le meilleur garant de la stabilité intérieure. Mais un tel amendement ne pouvait être voté qu'à la majorité des deux tiers du Reichstag, et si les socialistes — par une évolution assez singulière depuis 1925 où ils combattaient farouchement le « candidat des droites » — étaient tout disposés à se rallier à cette solution, il n'en est pas de même des nationalistes et des nationaux-socialistes. Le chancelier a donc fait une double démarche, auprès de M. Hygenberg et d'Adolf Hitler, pour obtenir leur adhésion à son projet. Les deux leaders de la droite et de l'extrême-droite n'ont pas cru devoir déférer à cette demande et ils se sont retranchés derrière le respect de la constitution, ce qui, de leur part, est tout au moins singulier. Il en est résulté une situation assez trouble ; une nouvelle élection présidentielle est devenue inévitable, mais on ne peut exposer le vieux maréchal à un échec et la déclaration de sa candidature reste subordonnée à la certitude de sa réélection.

R. L.



Au centre, Hitler entre ses deux coaccusés.

HITLER DEVANT LA JUSTICE ALLEMANDE

Un curieux procès en diffamation a été jugé à Berlin le 16 janvier : il était intenté au chef du parti national-socialiste Adolf Hitler par un de ses anciens compagnons, le capitaine Stennes, qui, depuis, s'est séparé de lui. Celui-ci, ayant été traité d'espion au service de la police prussienne par deux journaux nationaux-socialistes, avait rendu Hitler responsable de cette accusation et l'avait assigné devant les tribunaux. Pour sa défense, Hitler objecta qu'il ne se trouvait à Munich que deux ou trois jours par semaine, qu'il ne pouvait contrôler personnellement tout ce qui était publié dans ses journaux et qu'il ne s'occupait que de la haute direction politique de son parti et non des détails. Le tribunal a partagé cette manière de voir et acquitté Hitler. Le chef des « nazis » a profité de son séjour à Berlin, à l'occasion de son procès, pour prononcer un grand discours politique.

LE PALAIS

DE LA CONFÉRENCE DU DÉSARMEMENT

C'est le 20 mai 1931 que Genève fut désignée comme siège de la conférence pour la limitation et la réduction des armements. Genève, qui s'était engagée à offrir les bâtiments nécessaires, ne les possédait point. Il fallut un mois pour examiner les diverses solutions d'un problème qu'il devenait urgent de résoudre et pour établir des projets. On choisit le plus pratique, celui qui adossait la construction nouvelle à l'immeuble du secrétariat (l'ancien hôtel National), dont elle prolonge la façade en occupant une rue et le verger contigu ; ainsi l'on pouvait raccorder les salles de la conférence et la salle du Conseil de la Société des Nations. Le premier coup de pioche fut donné le 23 juin. Il s'agissait non seulement de bâtir, mais encore de bouleverser un quartier, d'ouvrir une artère dans la propriété de Château-Banquet, d'aménager une place et une avenue, d'améliorer les voies d'accès. Ce travail formidable, six mois ont suffi pour l'accomplir. Le 11 janvier 1932, le



M. Avenol, secrétaire adjoint de la S. D. N., inaugurant le nouveau palais. — Phot. Max Kettel.



La maison de verre : façade du palais de la conférence du désarmement sur le quai Wilson à Genève.

palais de la conférence fut inauguré, vide encore d'une partie de ses membres, mais achevé, et le Conseil d'Etat de la République de Genève le remit solennellement au secrétariat de la Société des Nations en exprimant le vœu qu'on en ferait un bon usage.

On ne peut s'empêcher de songer à l'autre palais — celui de la Société des Nations — dont les cinq architectes n'ont point encore réussi à s'entendre, et qui s'élève péniblement « sur le terrain des disputes », comme on l'appelle désormais à Genève : des difficultés sans cesse renaissantes entravent la construction, car le plan définitif, après des mois et des années de vaines querelles, n'existe point encore !

Le palais de la conférence a bénéficié d'un commandement unique ; M. Guillaume Fatio, assisté de quelques spécialistes, assumait seul toutes les responsabilités.

Un triple problème se posait : le terrain choisi près du lac, une ancienne grève mouvante, était peu sûr... Comment garantir de l'humidité un bâtiment terminé en six mois ? Comment éviter d'enlaidir le rivage de Genève ?

On décida d'établir un lit de béton armé sur lequel reposerait toute la construction, d'exclure du côté du lac, une façade de verre que le grand jour rendrait

presque invisible aux bateaux qui croisent à peu de distance — solution élégante et hardie : un édifice transparent. Et quel symbole ! puisque la conférence doit interdire les armements secrets...

Une puissante armature de fer ancrée dans le lit de béton soutient les vitrages et tient lieu de charpente ; pour les autres façades et pour le toit on employa un procédé inédit en Europe : la « gunite » ; sur un treillis métallique soudé à l'armature, on projette à la fois, au moyen d'une sorte de canon, de l'eau, du sable et du ciment qui se rejoignent et se mélangent en atteignant le treillis ; grâce à la force de cette projection, l'air est

chassé et la couche que l'on obtient ainsi, de 5 centimètres d'épaisseur, acquiert la dureté du granit. Elle est imperméable et incombustible. A l'intérieur, pour remplacer le plâtre, on adopta le celotex, un comprimé de fibres végétales qui se débite en grandes feuilles que l'on cloue et dont les joints sont mastiqués. Il offre cet avantage d'intercepter tous les bruits du dehors. Le sol est recouvert soit de linoléum, soit de caoutchouc. Des jeux de rideaux permettront de tamiser la lumière. Deux vastes chaudières alimentées au mazout, sans qu'il soit besoin d'aucune main-d'œuvre, distribuent une chaleur qu'on règle à volonté.

Ainsi, préservé du froid, des ardeurs du soleil et des intempéries, de l'humidité et même du bruit, ce bâtiment est conçu selon les formules les plus modernes. Inondé de lumière, bien ventilé, pourvu de vastes dégagements, il couvre 3.000 mètres carrés, offre 6.000 mètres carrés de salles, chiffre 25.000 mètres cubes de construction. Deux salles jumelles au rez-de-chaussée, de 600 mètres carrés chacune, destinées aux commissions des armées de terre et de mer, sont reliées à la salle du Conseil, où siègera la commission des forces aériennes.

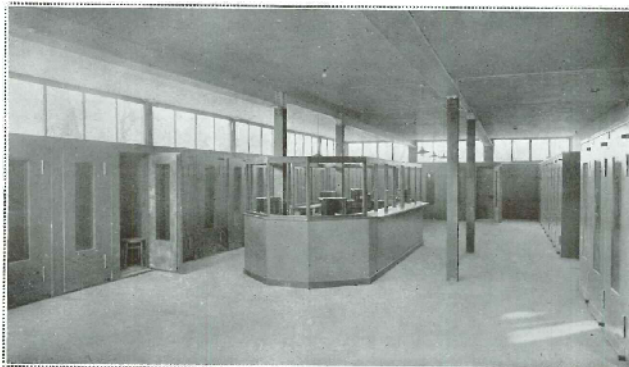
La salle de la presse (300 mètres carrés) possède quarante-quatre cabines téléphoniques. Les dépêches seront envoyées par un tube pneumatique aux postes de radio établis dans le rez-de-chaussée inférieur. Les journalistes n'auront qu'un geste à faire pour que s'envolent leurs articles...

Une trentaine de bureaux, tous munis du téléphone et destinés aux fonctionnaires attachés à la conférence, occupent le rez-de-chaussée inférieur et voisinent avec les services de la poste, les services de la banque et les services de renseignements.

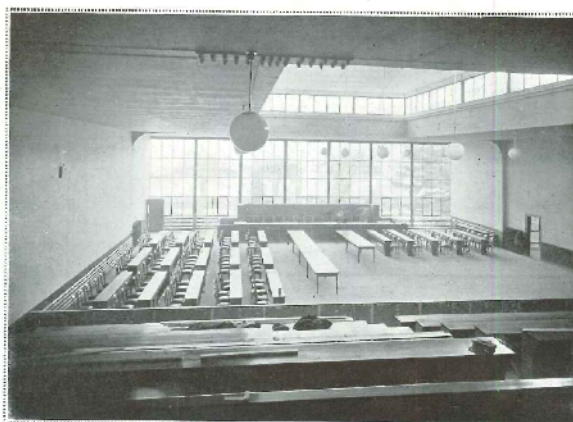
Ajoutons qu'un spécialiste américain annonce son arrivée à Genève : toutes les nuits, à minuit et à 3 heures du matin, il parlera pendant un quart d'heure, il débitera aux États-Unis les nouvelles de la journée. Les discours et les mouvements de la conférence passeront l'océan, aussitôt diffusés et transmis aux lointains écouteurs.

Ainsi se trouve mise au point la technique d'un bâtiment destiné à l'échange des idées et mis à la disposition du monde entier. Il est aménagé de façon à épargner le temps, à réduire et à supprimer toutes les entraves, tous les embarras d'ordre matériel. S'il ressemble quelque peu à une serre immense ou à une très moderne usine, il faut songer plus encore à une sorte de cervain fantastique où tous les éléments se combinent pour favoriser les échanges et la transmission de la pensée : puisse cette pensée, qui sera si aisément répandue, être bienfaisante pour l'avenir des hommes !

NOËLLE ROUËR.



Les quarante-quatre cabines téléphoniques réservées à la presse.



Les deux salles de séance du palais de la conférence du désarmement, avec gradins et pupitres et toit en lanterne pour l'éclairage et la ventilation.

Photographies Mally.



La salle gothique.

Phot. « Topical press agency ».

Près de la porte : *le Propète*, tapisserie (musée des tapisseries d'Angers). — Grand panneau : en haut, à droite et à gauche, deux tapisseries du XV^e (église du Souvenir d'Aix-en-Provence). — Au centre, Richard II d'Angleterre (chapelle de Westminster). — En bas, à gauche, *le Couronnement de la Vierge*, tapisserie de la cathédrale de Sens, et, à droite, *le Parement de Narbonne*, XIV^e (musée du Louvre). — Au centre de la pièce, dans la vitrine, reliquaire dit « A de Chastelnague ».

L'EXPOSITION D'ART FRANÇAIS A LONDRES

par POL NEVEUX

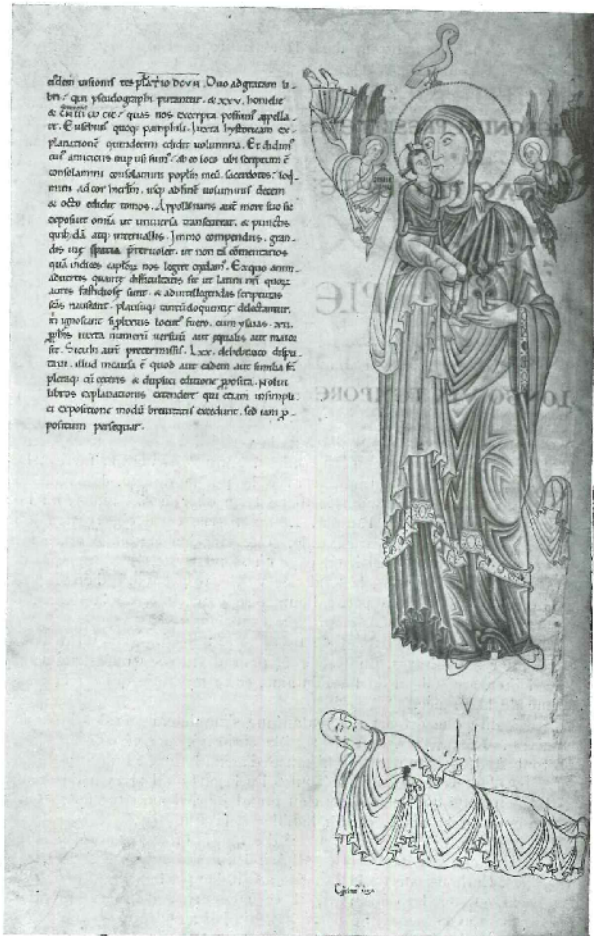
L'Exposition rétrospective de l'art français qui vient d'être inaugurée à la Royal Academy de Londres rencontre le même enthousiasme qu'il y a deux ans l'Exposition italienne. La succession était redoutable. On sait combien nos amis britanniques sont férus du quatorzième siècle.



Portrait de Jean Fouquet par lui-même. (Email. — Musée du Louvre.) — Archives phot.

Tout enfant de Londres a grandi dans la contemplation d'une estampe préraphaélite d'après Burne-Jones ; plus tard, il s'est nourri des grands esthètes anglais Dante-Gabriel Rossetti ou Ruskin et, avec des transports éperdus, il est allé s'exalter devant les Piero della Francesca, les Piero di Cosimo, les Botticelli et les Crivelli de la National Gallery — qui sont peut-être les plus beaux du monde. Comment ne subirait-il pas exclusivement l'ivresse des Toscaus et des Vénitiens, comment ne préférerait-il pas la peinture à sujets poétiques et littéraires et, jusqu'en son arrière-saison, ne

serait-il pas hanté par la nostalgie des *Matins de Florence* ? Si nos enlumineurs, les dessinateurs de nos orfèvreries et de nos tapisseries, nos sculpteurs et nos peintres le conquièrent à cette heure dans une révélation sans précédent — même pour nous autres Français — c'est que les organisateurs de l'exposition, au prix de longs efforts, sont parvenus à constituer avec un goût souverain la sélection la plus complète et la plus éblouissante de notre art qu'on puisse imaginer. En 1883, en 1900, nous avons assisté chez nous à de vastes recensements des œuvres de notre dix-neuvième siècle où — le temps n'ayant pas encore prononcé ses arrêts — l'on tint compte des renommées provisoires, des situations officielles, des récompenses et des modes, si bien que les vivants créateurs furent étouffés dans la foule des moribonds. On nous a montré ensuite des spécimens de notre dix-huitième siècle, des échantillons hasardeux de certaines écoles plus proches, et c'est ainsi que nous connûmes nos paysagistes de 1830, nos impressionnistes, nos indépendants. Les rétrospectives de nos objets d'art au Petit Palais, de nos primitifs au pavillon de Marsan, la jeunesse d'aujourd'hui ne les a pas visités. Nous avons célébré pieusement certains de nos maîtres les plus glorieux : Corot, Delacroix, Degas. Mais, en réalité, nos expositions ne nous apportèrent que des initiations fragmentaires, épisodiques, et non le panorama grandiose du patrimoine légué par nos ancêtres. Peut-être, en raison des circonstances si peu encourageantes pour les entreprises de ce genre, attendrons-nous assez longtemps encore cette



Commentaire de saint Jérôme sur Isaïe (commencement du XIII^e siècle). (Bibliothèque municipale de Dijon.) — Phot. « Illustration ».

manifestation éclatante, universelle du génie de notre race dont s'enchaîne aujourd'hui l'Angleterre. Espérons du moins qu'elle portera ses fruits et que, dans la compréhension ravie des chefs-d'œuvre qui se font aujourd'hui les missionnaires de notre idéal séculaire, nos amis d'outre-Manche trouveront de nouvelles raisons de poursuivre, d'accord avec nous, l'avènement de temps meilleurs.

* *

Notre exposition de Londres ne s'est pas contentée de réunir des œuvres significatives pour les grouper ensuite dans une présentation pleine de somptuosité et d'harmonie. Ses organisateurs l'ont voulue probante. Et ils se sont efforcés d'y démontrer la rigoureuse continuité à travers les âges de l'art français inaltérablement fidèle à ses traditions. Tel est le thème directeur qui a été développé ici par des rapprochements éloquents et avec une cohésion singulière.

Fils de la vérité et de la vie et toujours inspiré par elles, l'art de France, au cours de sa carrière, ne s'éloignera qu'une seule fois de ses origines. Vers le début du treizième siècle et après l'éveil du mouvement, il semble s'exiler soudain de la pensée terrestre, mépriser les traits des créatures périssables, repousser les séductions humaines de nos vieux poètes. Une plastique naïf alors chez nous, religieuse et abstraite, expriment les drames de l'histoire sacrée, les dogmes, l'attente messianique, l'ascétisme et l'extase et procédant avec une divine noblesse de la spiritualité la plus pure. Mais comme elle était surhumaine et, partant, en contradiction avec l'esprit de la race, elle ne devait pas subsister. Dès la fin du règne de saint Louis, l'hératisme des formes et la gravité planante des figures peu à peu se détendirent. Et le dernier atelier de Reims, l'atelier « proprement rémois », mit fin à cet idéalisme prodigieux. Des gestes, des inclinaisons de tête apparurent dans la statuaire de l'édifice, des visages aux yeux bridés où voltigeait pour la première fois le sourire de France, sourire de bienveillance et de cordialité, d'ironie et de malice.

Alors l'on vit partout renaître l'inspiration des fabliaux et du Renart, le lyrisme des chantefables, des beaux récits d'amour et de mort, de Perceval et de Tristan et s'éveiller ce goût du portrait qui désormais ne cessera de caractériser notre art. Cinquante ans plus tard, le premier tableau peint en France sera un portrait : celui de Jean le Bon. Du jour où, sous l'influence de Reims, elle a laissé la vie s'insinuer en elle, la grande conception gothique et mystique s'est voilée à la mort. Au début du quatorzième siècle, dans une allégresse printanière, refléurait l'amour de la nature et des spectacles familiers. Une observation tantôt sérieuse et tantôt amusée, une sincérité profonde, une sensibilité délicieuse, une fantaisie raisonnée vont dominer l'art français. Du pathétique treizième siècle, il ne conservera que la simplicité. Le culte du réel (je ne dis pas du réalisme, car Baudelaire démontre que ce mot n'a pas de sens) s'est définitivement imposé à lui, ce culte du réel commandé par notre humeur, d'accord avec nos horizons et que vont servir nos yeux clairs. A toutes les heures incertaines, derrière les formules et les conventions passagères, il saura le retrouver comme guide.

Mais dans cette poursuite opiniâtre de la vérité il évitera toute éloquence et toute emphase, toute prétention confuse, toute gesticulation factice. Les êtres et les choses, il les traduira avec la poésie directe, l'imagination chaleureuse et la politesse nuancée d'une terre où l'on sait aimer, où l'on connaît si bien le prix de l'amour. Et aussi avec cette observation à la française qui n'est jamais caricaturale, cette émotion contenue et ce sens si touchant de l'intimité. Est-il un pays où se retrouvent la sympathie des Le Nain pour leurs paysans, la tendresse voilée, respectueuse d'un Chardin nous livrant l'image de la petite bourgeoisie parisienne, de la femme du tiers « dans sa tenue austère et presque évangélique » ?

Notre art sera le fidèle reflet de notre terre : il enfantera un Watteau pour chanter ses mirages, un Delacroix pour décrire ses nuées, un Corot pour célébrer, après Jean de La Fontaine, cette modestie qui est la magie suprême de la France.

Est-ce à dire que cet art si spontané ne s'inquièrera pas des influences étrangères ? Non, certes. Son infatigable curiosité, sa soif d'enthousiasme ne seront égalées que par sa puissance d'assimilation, sa promptitude à interpréter. Jamais il ne copiera. Toutes les leçons qu'il recevra du dehors, tous les emprunts qu'il contractera au grand jour, il aura tôt fait, comme nos conteurs du seizième, de les habiller à la française.

On sait ce que, dès l'origine, il a tiré des motifs ornementaux de l'Orient et de l'Islam et avec quelle originalité il les a assouplis, métamorphosés, développés. Enthousiaste de la Renaissance italienne, loin de la démarquer servilement et de la détrousser, il se contenta d'en transposer les enseignements avec sa fertilité native. Et ainsi il aboutira à Jean Fouquet, aux châteaux de la Loire, Watteau, Fragonard, Delacroix, Renoir se proclameront les disciples de Rubens ; Manet, celui de l'intoret et de Vélasquez. Et Corot peindra la campagne romaine avec un plus doux lyrisme que les primitifs italiens eux-mêmes.



Psautier de Jully-sous-Ravières (première moitié du XIII^e siècle).
(Bibliothèque municipale de Lyon.)

Né de la vie, l'art français se renouvelle perpétuellement comme elle. Il a la certitude que, si jamais il cesse de créer et d'imaginer pour s'endormir dans un système enseigne, la mort l'appréhendera comme elle a successivement appréhendé les arts, un instant si originaux, des peuples voisins. Aussi poursuit-il sa route sûr de ne pas défailir et n'obéissant qu'aux lois éternelles du monde. On a bien vu avec quelle vitalité il a triomphé, à la fin de l'autre siècle, d'un académisme glacé. Plus on s'acharne contre ce qu'il prétend défendre : la vérité, la nature, la liberté, et plus il engendre pour le revivifier des créateurs de génie. Le temps passe, et ces novateurs, un instant incompris et bafoués, viennent s'installer dans la gloire aux côtés de leurs détracteurs. Voilà ce que démontre avec une force irrésistible l'Exposition rétrospective de Londres.

Nos grands musées d'Etat, nos bibliothèques de Paris et des départements, les trésors de nos églises ont choisi pour s'associer à cette manifestation leurs œuvres les plus caractéristiques, les plus nationales. Notre Louvre a opéré de larges prélèvements dans ses salles de sculpture et parmi les joyaux de sa galerie d'Apollon. Il a délégué au Burlington une quarantaine de ses plus beaux tableaux, fleurs du génie français.

La province n'a pas témoigné moins d'empressement patriotique. Dijon, Besançon, Lyon, Moulins, Autun, Avignon, Montpellier, Toulouse, Angers, Rouen, Tours, Saint-Quentin, Aix-en-Provence, etc., se sont provisoirement séparés d'incalculables parures. La participation de Reims, la cité martyre, est éloquentement entre toutes. Sans parler des paysagistes de 1830 de son musée, les créations originales qu'elle expose de ses ateliers et de ses enfants suffisent à résumer la magnifique

histoire de son art personnel du douzième au dix-septième siècle, du candélabre de Saint-Remi à Robert Nanteuil.

En apports insignes, la contribution des musées étrangers a dépassé tout ce qu'on osait espérer. Et l'on se sent soulevé d'orgueil en constatant que nous sommes représentés au loin par des œuvres d'une pareille tenue et qui nous honorent à ce point. A l'exemple de S. M. le Roi, les collectionneurs anglais, dont nous savions par oui-dire qu'ils détenaient tant de pièces essentielles pour l'histoire de notre art au dix-septième et au dix-neuvième siècle, d'un élan unanime ont donné leur plus généreux concours. Des toiles splendides qui ont quitté notre patrie depuis longtemps



WATTEAU. — Madame de Vintimille.
(Collection M^{me} C. Kavanagh.) — Phot. Wildenstein.